

## Le *Melville* total de VLB

Beaulieu, Victor-Lévy. 1978. *Monsieur Melville*. Montréal, VLB éditeur, tome 1, 225 p.; tome 2, 301 p.; tome 3, 241 p.

Joseph Bonenfant

Volume 5, Number 2, Winter 1980

Yves Thériault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200215ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200215ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonenfant, J. (1980). Review of [Le *Melville* total de VLB / Beaulieu, Victor-Lévy. 1978. *Monsieur Melville*. Montréal, VLB éditeur, tome 1, 225 p.; tome 2, 301 p.; tome 3, 241 p.] *Voix et Images*, 5(2), 395–397. <https://doi.org/10.7202/200215ar>

## Le Melville total de VLB

Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville*, Montréal, VLB éditeur, 1978, tome 1, 225 p. ; tome 2, 301 p. ; tome 3, 241 p.

Le plus simple est de dire que le triple livre<sup>1</sup> est ordonné, plus qu'aucune vie, aucune œuvre ne saurait l'être, et qu'Abel Beauchemin narrateur suit Melville à la trace, le regarde vivre, l'écoute écrire, l'entend parler. Il suffit de lire la table des matières détaillée à la fin de chaque volume pour s'en assurer. La symétrie formelle a voulu douze chapitres pour chacun des trois volumes, trompe-l'œil efficace pour le lecteur affamé qui rejoint le désordre derrière l'ordre, l'énonciation derrière l'énoncé, le fiévreux sujet écrivant derrière le critique averti, le double de l'écrivain derrière l'analyste. Abel reste personnage pour saisir le personnage de Melville et l'intégrer à *la Grande Tribu*. Melville écrit des chapitres de ce livre, donne la main à Abel qui l'a relancé sur son territoire, après que lui-même eut foulé le sol de la ville de Québec en 1847 lors de son voyage de noces, dans « le pays invisible parce que québécois ». Le *Flaubert* de Sartre, le *Virgile* de Broch sont des pères multiples, épaulant, agrandissant le père d'Abel chez qui l'écrivain s'est réfugié pour écrire le grand livre sur sa « table de pommier », après avoir congédié ses personnages. « Sur le moment, je ne pouvais faire le joint entre Père, mon retour à la maison familiale, le congédiement de mes créatures et ce livre à propos de Melville ». Le lecteur, lui, peut-il faire ce lien ?

Abel, « biographe capricieux », écrit sous le regard du Père, car c'est le Père qui est le plus curieux de tout connaître de Melville. Le livre est un cadeau fait au Père. « Si je m'écoutais, je laisserais là Melville et ne ferais plus qu'écrire sur Père ». La question qui est au centre du Melville est celle de la connaissance. À propos du Père, Abel écrit : « Se connaître, c'est d'abord et avant tout déchiffrer le père ». Cette question du début — ou des commencements — se répercute dans le deuxième volume, dans la question que pose toute écriture : « le savoir peut-il se transformer en connaissance ? » Le père devient peu à peu coauteur du livre, malgré une courte absence qui a paru longue à Abel ; il hésite à quitter cette jalousie d'être le père unique ; il entre lentement dans le projet du fils. Ainsi Abel peut-il revenir sur son enfance : « Lorsque Père ne m'appelait encore que Bouscotte ». Se multiplient certains détails, puis l'aveu : « Je ne sais vraiment pas pourquoi j'écris ceci ». Le sujet se retrouve donc en se perdant ; il s'échange en livre.

Le Melville le plus total, celui qu'on connaît dans une ancienne chronologie, celui qui est en mer du 3 janvier 1841 au 14 octobre 1844, qui est successivement romancier, conteur et poète, qui publie *Mardi*, *Moby Dick*, (et ce surprenant *Pierre*), et *Billy Budd*, c'est le même qui habite la nouvelle chronologie que lui dicte Abel, le même qui vingt ans avant sa mort (1891) est « entré dans la neutralité du corps », celui dont le projet était de « tout dire dans un livre définitif, tout dire de soi et du reste », celui qui vécut dans « une situation incestueuse » avec sa Mère et sa sœur Augusta (on pense au couple Agathe-Ulrich de Musil), celui qui sut très tôt, à trente-cinq ans, que son œuvre tombait en cendres. Pour VLB, un Melville total était celui qui pouvait le plus radicalement poser la question de l'écriture. « Quelle niaiserie que mon écriture ! Quelle démanche dans les mots mêmes ! » Totalité et globalité, telles sont les deux notions (je ne dis pas concepts) qui hantent le texte VLBien, le commandent, l'inhibent, le relancent, le situent (comme ici) dans un temps de lecture, mais surtout dans l'espace de cette écriture nord-américaine de Melville qui prend presque un siècle pour devenir québécoise. VLB en donne une formulation fort simple : « Ce que devrait être tout projet d'écriture, un acte global, à la fois soi et tout le reste, c'est-à-dire la remise en question du monde même ». Mais le plus important du triple livre, ce n'est peut-être pas cette réflexion. C'est certes l'histoire de Melville, non pas située dans l'ailleurs, non pas lue et refaite, mais vécue par un personnage-narrateur. « Melville, c'est moi », pourrait dire Abel, et je m'étonne qu'il ne l'ait pas dit. Mais quel lecteur, sorti du livre, si cela est possible, n'entend Melville dire : « Abel, c'est moi ». « La permanence de la lecture en nous », c'est cette série d'identifications amorcées, assumées par Abel, premier lecteur, et reprises par la série de lecteurs qui suivent. Le lecteur peut dire d'Abel ce que ce dernier dit de son modèle : « Pour Melville, l'écriture ne peut être qu'une entreprise totalisante et dans laquelle tout ce qu'on est doit se consumer, sans faux partage entre le réel et l'imaginaire ». Il est implicite qu'Abel dit aussi cela de son lecteur. La chaîne des lectures-écritures ne se défait pas dans le travail patient, fatigué, mais inlassable.

Il serait facile de soutenir que le romancier VLB a voulu, une fois encore, faire la preuve que les personnages issus de la réalité ont autant de consistance que ceux qui surgissent de l'imaginaire, pas plus mais pas moins. Le lecteur en est convaincu. Le début du triptyque contient d'émouvantes pages d'adieu aux personnages ; il en coûte à Abel de se plonger dans le passé ; la chose lui est facilitée par la présence du Père, sorte de catalyseur qui permet, qui donne Melville. Vers la fin, le narrateur se trouve vieilli, « comme Ferron parlant de sa mère cadète » (sic) ; il a comme égalé le Père, assumé cette présence tout en s'étant adonné à une nouvelle connaissance de lui-même. Cette quête de la connaissance, elle est sans doute l'objet même du livre.

Quand Abel écrit : « Chez Melville le livre trouve sa substance alors même qu'il s'écrit », le lecteur lit le meilleur résumé qui soit du *Melville*. Les affres de l'écriture, le plaisir de la lecture (ce n'est qu'une inversion de la même chose), voilà ce qui est au commencement de Melville comme aussi au

cœur du cheminement de l'écrivain Beaulieu. On transpose : « Chez le lecteur le livre trouve sa substance alors même qu'il se lit ». Cette équivalence vaut aussi pour Abel Beauchemin, il n'y a là aucun truisme. À travers tout ce qui est pensé, cherché, ordonné dans ce livre, on reste beaucoup plus attentif à l'énonciation qu'à l'énoncé ; c'est-à-dire que le plus important pour VLB n'était pas d'écrire une histoire dont l'objectivité aurait été incontestable, mais d'entrer dans un discours de perte (« Ce coma dans lequel me laisse toute écriture » ; écrire « jusqu'à l'extrême limite de mes forces »), dans un discours vain qui à son tour entraîne un lecteur dans sa perte. Un livre ne se fait pas autrement qu'une vie. Livre, vie, « lamentable parce que plein de fissures », mais dans « un désordre soigneux ». Le lecteur termine le livre en répétant après Abel : « ce livre qui m'épuise ». Et encore : « Melville, c'est trop grand pour moi qui ne suis rien, que cette maladresse cherchant à s'exprimer ». Loin de créer un malaise, cette humilité provoque. Melville est-il aussi trop grand pour un autre lecteur ? Pour ma part, je ne répondrai pas à cette question avant d'avoir lu des Melville dont j'ignorais tout, entre autres *Mardi* et *Billy Budd, gabier de misaine*, mais surtout ce fascinant *Pierre ou les ambiguïtés* que VLB a analysé avec une passion convaincante et qui est peut-être, autant que *Moby Dick*, au cœur de tout l'univers d'Herman Melville.

Joseph BONENFANT

- 
1. Voici les titres propres à chaque tome : 1 : *Dans les avelles de Moby Dick* ; 2 : *Lorsque souffle Moby Dick* ; 3 : *L'après Moby Dick ou la souveraine poésie*.